

Vernoche Hugnette, née Salles

Née le 17 juin 1924

Entretien janvier 2017

Je suis née chemin du Martrait, à la Gentilhommière à Dives-sur-mer, dans les combles de l'écurie. Mon père était gardien et ma mère y travaillait. Ils étaient nourris avec les légumes du jardin.

Les propriétaires, je crois qu'il s'agissait de madame Bignon, c'était une famille d'aristos déchus et mon père avait un mal de chien à se faire payer tous les mois. Quand il a entendu dire qu'à l'usine on cherchait un jardinier et qu'il aurait la possibilité d'être logé dans les cités, il a quitté la Gentilhommière rapidement. Nous étions deux filles.

La vie dans les cités

- Le logement

Mes parents ont emménagé rue Saint-Jacques, dans un logement orienté au nord, et quelques années plus tard vers 1928, nous nous sommes installés au 49 rue Sainte-Marguerite dans une rue bien ensoleillée.

Ce n'était pas les cités comme vous les voyez là, la rue c'était du mâchefer, si on tombait on s'abimait les genoux ...

- Le voisinage

Les enfants, dans cette cité, s'entendaient bien. Il y avait des italiens, les Grassi, en face de chez mes parents et une vieille dame, Mme Maniot qui louait des chambres, elle avait comme locataire un noir qu'on appelait Mousseline. Il dansait à la perfection, il était très distingué, je me souviens qu'il avait une pochette blanche. Les dames aimaient danser avec lui.

J'étais assez libre, mon père était large d'esprit et il me laissait courir dans la rue avec les autres. Mais il y avait d'autres familles qui gardaient leurs enfants dans la cour.

- L'eau

Il n'y avait pas l'eau, il fallait aller la chercher avec des seaux, des brocs, pour la toilette, la cuisine. La cité Sainte-Marguerite était divisée en trois parties assorties de deux pompes. Une petite partie vers le canal avec une pompe, une deuxième partie plus grande avec une pompe également et une troisième partie qui donnait dans la rue des usines. Ces pompes servaient pour la cité Sainte-Marguerite, la cité Saint-Pierre et la cité Saint-Jacques et parfois il y avait du monde, on attendait ...

Les lavoirs étaient l'un près de la gendarmerie et l'autre rue Georges Landry. Ma mère n'allait pas au lavoir. Elle charriait sûrement de l'eau qu'elle faisait bouillir dans la lessiveuse. Ma belle-mère habitait rue Saint-Eloi et pour avoir l'eau propre, elle se levait à 4 heures du matin alors elle pouvait être toute seule au lavoir sans mélanger son linge avec celui des autres.

- L'éclairage au gaz

Il n'y avait pas l'électricité, l'éclairage était au gaz, c'était un manchon que mon père l'allumait, cela faisait un bruit continu, on n'y voyait pas bien clair dans les coins de la pièce et il fallait pourtant bien faire les leçons et les devoirs. A l'époque il y en avait des leçons ! On ne s'occupait pas si l'enfant on était fatigué. Ceux qui restaient à l'étude en avaient déjà appris une partie mais il restait encore, des problèmes, des mots à apprendre ... Et en plus il y avait le catéchisme !

- électricité

Je crois que c'est mon père qui a eu le premier l'électricité dans la rue Sainte-Marguerite. Il avait un ami qui travaillait au cinéma à Dives Palace, Mr Morin, électricien qui lui avait dit : « *Je vais t'aider, tu achètes les tubes et je t'installe l'électricité...* » C'était bien !

- Radio

On a eu la radio de bonne heure, mon père aimait le progrès et il voulait écouter l'arrivée du Tour de France. Quand il ne pouvait pas être là, j'étais chargée d'arriver au galop à 4 heures et demie pour noter les résultats de l'arrivée qu'il trouverait à sa sortie de l'usine.

- Jeux

Sorties de l'école, on jouait à la marelle, à la corde, à des jeux classiques, à la balle, une balle, deux balles, trois balles sur le mur d'en face, à galoper dans la rue. J'ai joué à la marelle jusqu'à ne voir plus rien le soir. Sous le lampadaire, il y avait des chauve souris qui tournaient autour et on jouait encore une partie !

Vers 1930, rares étaient les livres. Le premier livre lu, c'était « Bécassine en avion » une voisine madame Thévenon nous l'avait offert à ma sœur et à moi quand nous lui avions souhaité la bonne année. Il fallait attendre, et c'était avec impatience, que l'une ait fini pour pouvoir le lire.

Le jeudi je filais chercher 2 illustrés à la librairie Marais : « Lisette » et « Fillette », deux petits illustrés coûtant 25 centimes chacun. Quel plaisir c'était !

- Loisirs

J'allais au cinéma de la coopé, rue Secrétan, avec mes parents le samedi soir. C'était du cinéma muet, j'étais au premier rang et à l'entracte j'avais droit à une orange. Mme Duponchel et Mr. Guilbert jouaient du piano et du violon pour produire de la musique pendant le film.

Quand j'ai eu 12, 13 ans, ma tante et mon oncle m'emmenaient parfois au cinéma à Dives Palace le samedi soir, peu avaient ce privilège.

- Commerces

Il y avait une petite épicerie dans une rue parallèle à rue Sainte Marguerite, elle était tenue par une dame qui s'appelait Marguerite Lejeune, on y trouvait un peu de tout.

En général, les employés de l'usine allaient faire leurs achats dans la coopérative, rue Secrétan. Les employées étaient assez nombreuses, suivant le nombre d'achats qu'on faisait on recevait un timbre qu'on collait sur un cahier et à la fin du cahier on avait une ristourne. J'ai connu Mme Diverès, Mme Lemonnier, Mme Suzanne Guilbert, Yvonne Omnès. On trouvait de tout : de la laine, du fil, tout ce dont on pouvait avoir besoin.

Rue des usines se trouvait une épicerie tenue par un polonais et avec mon amie, on allait acheter du pain polonais. C'étaient des petits pains avec du sucre dessus. A côté se tenait la charcuterie Prodhomme, puis les marchands de cidre et en face de l'usine, le bar et là, il y avait du monde à la sortie de l'usine ...

- Solidarité

Les ouvriers s'entraidaient dans les cités. Je me souviens, quand il y avait un décès, les gens arrivaient pour aider. Quand on voyait qu'un voisin, un peu âgé, était fatigué, on s'occupait de son jardin, l'un commençait d'un côté et l'autre à l'autre bout, on lui piquait de la salade, on lui portait de la soupe. Il y avait aussi des gens misérables, en allant à l'école je voyais une famille de 8 ou 10 enfants, ils étaient vraiment malheureux : rien sur le dos l'hiver et pleins de poux ... Il n'y avait pas d'allocations, rien, la vraie misère !

Ecole

Je suis allée à l'école maternelle rue d'Hastings, la maîtresse était madame Lécuyer, la mère de madame Lécuyer qui a été directrice de l'école après sa belle-mère. Les premiers rudiments de la lecture étaient acquis.

J'avais une amie qui s'appelait Jeanine Lemesle et qui ne demeurait pas dans les cités, elle avait une maison qui donnait rue des usines avec un jardin derrière et une partie de la maison consacrée aux douches. Madame Lemesle tenait les douches pendant que son mari était employé à la gare de Dives. On s'entendait bien, elle venait me chercher le matin pour aller à

l'école, on longeait le canal, on traversait le pont, on passait devant l'école des garçons, la salle des fêtes et on arrivait à l'école des filles.

J'ai eu la chance d'être à Dives, j'ai eu de bonnes institutrices. La directrice, Mme Lapiere, n'était pas facile mais c'est incroyable ce qu'elle a pu nous faire ingurgiter. Nous avions un bagage en français, en dictée, en vocabulaire, c'était formidable ! J'ai eu la chance d'avoir de bons professeurs, Mme Despré, une jeune normalienne sortante qui jouait du piano. Elle nous faisait chanter des chants anciens, elle nous trouvait des opérettes et elle était aussi professeur de dessin, de maths et de sciences.

Religion

- Catéchisme

Dès le CE2, c'est-à-dire à 8 ans, nous avions 3 ans de catéchisme obligatoire pour d'arriver à 11 ans à la communion avec 2 séances par semaine la mardi et le vendredi, après la classe soit 16h30. L'année de la communion prenait une certaine importance.

Les dimanches, la messe avait lieu à 10 heures et demie, à midi et les vêpres à 15 heures.

En mai, s'ajoutaient les cantiques relatifs à la Vierge Marie tous les soirs de 20 heures à 21 heures.

Nous sortions de l'école publique à 16h30, quelquefois 16h35, nous avions 300 mètres de trajet avant d'arriver à l'église alors nous n'étions jamais présentes avant 16h45, aussi le Curé Trolong nous punissait : « *Vous serez à genoux autant de temps que vous êtes en retard* » même en courant, nous ne pouvions y arriver. Alors que les élèves de l'école Sainte-Anne, dès 16h30 étaient installées sur les bancs et la leçon était bien entamée.

Je le vois encore assis sur une petite estrade avec son petit carnet noir, il nous mettait des notes, la plus haute était le 6, et 6 pointé si ce n'était pas parfait. Il n'était pas commode, avec ses lunettes cerclées d'or, son béret basque et sa soutane. Je me suis souvent souvenue d'avoir été longtemps, l'hiver, à genoux sur un sol qui n'était pas balayé, il y avait des petits cailloux qui rentraient dans les genoux ... Ce que je pouvais le maudire !!!

En 1935, quelques mois avant la communion, le curé avait envoyé aux parents une lettre précisant que « *vu nos retards aux leçons de catéchisme, prière de lui faire savoir si nous désirions faire la communion.* »

Mon père et monsieur Rolland, Mr Lemesle peut-être aussi avaient répondu « *N'ayant pas le pouvoir de changer les heures de sortie de l'école publique, s'il ne pouvait nous accepter avec un peu de retard, nous ne ferions pas notre communion* ».

A partir de ce jour, nous n'étions plus disputées pour notre retard mais nous étions quand même à genoux.

- Communion

Huit jours avant la communion venait la retraite. Des moines nous réunissaient dans l'église et nous racontaient l'histoire sainte, la vie du Christ, les miracles, la Cène, ... Jeanine et moi aimions beaucoup cela mais avant d'y arriver il fallait apprendre dans le livre du catéchisme des réponses aux questions posées : *Combien y-a-t-il de péchés capitaux, qu'est-ce que le Saint-Esprit, ... ?*

Je n'ai pas fait ma deuxième communion car c'était l'année du certificat d'études et cela ne m'a pas manqué ...

Vacances

Quand ma mère s'est mise au travail, elle faisait des saisons à Houlgate dans la villa les Embruns propriété des Glatron augmentée d'une quinzaine d'employés l'été. Elle allait aider la cuisinière. Il y avait chauffeur, valet de chambre, femme de chambre, jardinier, etc ...

Je me souviens y être allée en fin de saison avec ma sœur. Madame nous recevait dans le grand salon et nous offrait une poupée et une tasse de chocolat. Les employeurs possédaient 8 usines dont une à Bar-le-Duc.

- Patronage

Quand ma mère travaillait, elle nous envoyait au patronage dirigé par sœur Hyacinte, une grande sœur, je la revois encore avec sa cornette, elle nous emmenait au château Foucher de Careil. On montait la côte et on entrait dans le château. On ne restait pas devant mais un peu plus loin. Il y avait deux petits bois de pins et le jeu consistait à de faire une salle à manger et une chambre avec les pommes de pins et les aiguilles, on fabriquait des divans, des lits, des tables ...

La sœur s'occupait de filles qui n'avaient pas beaucoup de moyens et elle leur apprenait à tricoter. Je me souviens qu'elles se faisaient des jupes, des pullovers avec la laine que la sœur leur donnait.

- La plage

Dans la rue, quelques voisins ne travaillaient pas et nous emmenaient parfois à la plage et le dimanche nos parents nous y emmenaient parfois aussi.

Plus tard j'y suis allée avec mon amie Louissette. Sa mère travaillait à Sarlabot et elle avait en charge sa petite sœur, nous l'emmenions en poussette. On longeait la Dives et on arrivait à la plage dans les dunes de Cabourg et on se baignait, j'avais 12 ans. Nos parents nous faisaient confiance !

- Mes « saisons »

A 13 ans, j'ai fait « mes saisons », j'ai vendu des chaussures, des journaux, des cartes postales chez un libraire. J'ai également fait un remplacement à la coopérative de Dives rue Secrétan.

L'usine

- Infirmerie

Au début, l'infirmerie de l'usine était dans un baraquement situé à l'intérieur de l'usine. C'était gratuit pour les familles. Quand j'étais gamine, je m'étais enfoncé un clou dans un pied en traversant un champ. J'allais tous les soirs me faire refaire le pansement. Je voyais Mlle Blavette, Mme Eugène et avant c'était Mme Guilham, la mère de Mimi. Les soins gratuits, c'était un progrès pour les ouvriers et leur famille.

- Direction de l'usine

Les directeurs et sous directeurs avaient droit au chauffeur, jardinier, à l'élevage des oies, des poules, des canards, des cochons... tout était gratuit pour ces messieurs.

Le sous-directeur, monsieur Velers, habitait en face du monument aux morts. Le directeur habitait Villa Frangeauxroses à Cabourg, sa femme recevait tous les légumes du jardin, il fallait lui amener tout cela le matin.

Monsieur Jean Lecunf « roulait les potes » avec un cheval il avait un gros rouleau derrière, je ne sais pas ce que c'était exactement, peut-être écraser des poteries ? C'est lui qui élevait les poules, lapins, ... dans le grand terrain face au monument aux morts.

Je me souviens de M. Chambon qui a été directeur. Le chauffeur emmenait ses fils étudiants à Caen tous les matins. Mon père avait passé son permis et il conduisait souvent l'ambulance à chaque fois qu'il y avait des accidents à l'usine. Les autres chauffeurs, M. Roland, M. Savoye, puis M. Olive étaient occupés en permanence et souvent sollicités pour emmener (ou ramener) le directeur à Lisieux quand ce dernier rentrait de Paris où se tenait le siège de l'usine.

La guerre

- Exode en 1940

J'ai connu l'arrivée des allemands en 40, nous sommes partis en exode au Palais, une petite usine de Cégédur près de Limoges. Les employés de l'usine s'étaient repliés là-bas, ils avaient emmené les archives dans les voitures. Nous avons été bombardés sur la route et, là-bas aussi, on s'en est bien sorti. Au bout de 2 mois il a fallu rentrer, les ponts avaient sauté, nous avons traversé la Loire en camion sur un pont de bateaux. Et l'école a repris ...

Je suis allée à Vire en internat pour poursuivre mes études, je partais pour un trimestre et revenais pour les vacances de Noël, Pâques et les grandes vacances. C'étaient les années après guerre où il n'y avait rien à manger, pas de chauffage, pas d'argent dans la poche, seulement l'argent du retour pour le car. J'ai eu bien faim et bien froid pendant ces trois années.

- Le curé Trolong

A Dives, le curé Trolong fut surveillé pendant l'occupation, m'a-t-on dit, car tous les dimanches, il officiait en commençant sa messe par ces mots : « *Prions pour la France et ses alliés* ». Dénoncé, il fut à deux doigts d'être arrêté.

Mon père était secrétaire au SUD, le dimanche il allait au match de foot. Il était aussi à la fanfare. Il était très ouvert, toujours prêt à écouter, à renseigner.

Mon beau-père est arrivé dès l'ouverture de l'usine, il venait de Montceau-les-Mines.



Les revues de l'époque « Lisette » et « Fillette »